

Citation style

Markovits, Rahul: review of: Éric Hassler, *La cour de Vienne, 1680-1740. Service de l'empereur et stratégies spatiales des élites nobiliaires dans la monarchie des Habsbourg*, Strasbourg: Presses universitaires de Strasbourg, 2013, in: *Annales*, 2014, 2 - Espaces et pouvoirs, p. 548-550, DOI: 10.15463/rec.439179472, downloaded from recensio.net

First published:

<http://www.cairn.info/revue-Annales-2014-2-page-505.htm>



Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

tout de même pas négliger, comme le montre A. de la Fuente, que les esclaves et les affranchis n'en ont jamais été absents.

Grâce à cet ouvrage, on comprend mieux comment le moment politique libéral espagnol qui commence durant les années 1830 a mis si longtemps (près de quarante ans) à déboucher sur une véritable abolition. Il est vrai que, de ce point de vue, la confrontation de l'empire espagnol au « modèle » britannique est parfaitement éclairante. Toutefois, on regrette que les deux autres grands territoires du « second esclavage » (Brésil et Sud des États-Unis) n'aient pas été des contrepoints plus fréquemment convoqués dans l'analyse (en dehors du chapitre de S. Drescher). Il n'y a pas eu qu'une manière de se distinguer du « modèle » britannique. On regrette aussi que les solutions inventées par les nouveaux États indépendants de l'ancien empire – pas si éloignées de fait de celles mises en œuvre à Saint-Domingue – ne soient entrées qu'obliquement dans la discussion. De nombreux et éclairants travaux ont été menés ces dernières années sur ce point par de jeunes chercheurs. Il y faudra sans doute un nouveau colloque et un nouveau volume. En attendant, ce livre est non seulement une synthèse actualisée des travaux sur l'esclavage espagnol et son abolition mais aussi une irremplaçable contribution à une compréhension élargie de l'esclavage atlantique.

JEAN HÉBRARD

1 - Dale W. TOMICH, *Through the Prism of Slavery: Labor, Capital, and World Economy*, Lanham, Rowman and Littlefield, 2004, chap. 3.

Éric Hassler

La cour de Vienne, 1680-1740. Service de l'empereur et stratégies spatiales des élites nobiliaires dans la monarchie des Habsbourg
Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2013, 378 p.

Comment expliquer l'attraction exercée par les cours princières sur les élites nobiliaires à l'époque moderne ? Dans le modèle décrit par Norbert Elias, la noblesse, ruinée, est contrainte de quitter ses terres et de s'installer à la cour,

instrument de sa domestication aux mains du prince. À l'inverse, dans son ouvrage sur la cour de Charles VI, Andreas Pečar renversait la perspective en restituant la part du choix et des stratégies déployées par la noblesse¹. Tiré d'une thèse de doctorat, l'ouvrage d'Éric Hassler s'inscrit dans cette veine. Mais là où A. Pečar s'interrogeait sur les raisons qui poussaient la noblesse à investir Vienne, y voyant essentiellement la possibilité pour elle d'acquérir du capital social, É. Hassler, en cherchant à mesurer précisément sa présence à Vienne entre 1680 et 1740, est amené à en constater la relative faiblesse. La question dès lors devient l'absence, ou plutôt la distance. Son approche socio-spatiale multiscalaire aboutit à relativiser la centralité, du reste problématique, de Vienne (capitale impériale ? archiducal ? autrichienne ?) au bénéfice de la mise au jour de centralités concurrentes, de pratiques de mobilité et de médiatisation, qui définissent une aristocratie distincte du reste de la noblesse. C'est l'une des contributions importantes de ce travail que de proposer une définition de l'aristocratie au prisme de la « gestion de l'ubiquité ».

L'ouvrage est divisé en trois parties. La première traite de la participation de la noblesse à la vie de cour, la deuxième de son ancrage dans l'espace urbain viennois, la troisième des modalités d'une présence indirecte réservée au groupe aristocratique. L'analyse part d'un groupe, celui des chambellans de l'empereur (la première étape du *cursum honorum* du courtisan, permettant l'accès au souverain), reconstitué principalement à partir de listes d'officiers et des almanachs de cour. Quoiqu'il ne soit pas possible d'en suivre précisément l'évolution, ces sources permettent de constituer un échantillon suffisamment large (1 900 personnes environ sur la période considérée) et divers de la noblesse « titrée » de la monarchie des Habsbourg. Seuls quelques chambellans servaient effectivement à la cour (23 sur 430 chambellans en 1676), le reste constituant une « cour de papier » de chambellans d'honneur. Mesurée à l'aune de la participation aux événements auliques (entrées des ambassadeurs, courses de traîneaux, bals masqués...), leur assiduité était faible puisque, au total, moins d'un chambellan sur deux fit acte de présence à Vienne au moins une fois. Si l'absence peut être due

à des missions militaires ou diplomatiques ou, parfois, à une disgrâce, elle est surtout le fait de l'attraction concurrente exercée par les seigneuries ou par les capitales provinciales, Prague et Graz notamment. Les absents, pour la plupart issus de familles provinciales secondaires, appartiennent aussi parfois aux grands lignages, le retrait pouvant dans ce cas être une manière de se soustraire à la menace de rétrogradation symbolique que faisait peser la hiérarchie aulique.

La deuxième partie commence par proposer, grâce aux adresses fournies par les almanachs de cour, une sociogéographie dynamique, à l'échelle du quartier, de la localisation des chambellans, illustrée par une série de cartes. Si elle révèle une forte concentration dans le quartier aristocratique centré autour de la Herrengasse, c'est, au-delà, toute la ville qui semble « accaparée » par l'aristocratie. Peu de chambellans, néanmoins, sont propriétaires (entre 20 et 25 % au début du XVIII^e siècle). Du fait de la forte pression immobilière, due à la rareté des biens et à une forte demande, seule une minorité de lignages accèdent à la propriété, les plus grandes familles (les Liechtenstein et les Dietrichstein notamment) disposant de véritables « bastions immobiliers » acquis par agglomérations successives. Pour le reste, cadets de lignages prestigieux aux moyens financiers limités ou représentants de familles secondaires, les chambellans sont majoritairement locataires après 1720, trouvant à se loger dans les palais aristocratiques que leurs propriétaires en quête de revenus ouvrent alors à la location.

La troisième partie cherche à expliquer le décalage entre cette présence somme toute faible et l'impression d'omniprésence aristocratique rapportée par les voyageurs contemporains. Après une étude de la médiatisation de l'aristocratie, *via* les gazettes notamment, un beau chapitre agrémenté des gravures de Salomon Kleiner et de photographies propose une double lecture des palais de l'aristocratie, esthétique et symbolique, leur splendeur contrastant fortement avec la modestie de la Hofburg, mais aussi sociale, les palais étant au cœur de la sociabilité aristocratique. Le dernier chapitre livre dès lors la « clef du système », les réseaux aristocratiques, instruments d'une

« mutualisation de la présence » au sein des lignages et d'un lignage à l'autre. Ainsi, la position centrale occupée par Gundacker Thomas Starhemberg, président de la chambre aulique à partir de 1703, lui permet de tisser peu à peu, par le biais d'une stratégie matrimoniale avisée, un réseau qui finit par placer sa famille au cœur du noyau aristocratique, marqué cependant par une fracture fondamentale avec le réseau rival des Liechtenstein.

Si la relativité de la présence noble à Vienne semble incontestable, cette distance par rapport à la cour est-elle un effet de la contrainte ou la résultante d'un choix ? De ce point de vue, l'interprétation d'ensemble proposée, qui penche nettement du côté d'une sorte d'*agency* aristocratique, semble parfois un peu forcée au regard du détail des analyses. Il en va ainsi du chapitre sur les pratiques immobilières de la noblesse, où tout pointe vers le poids des « contraintes spatiales » et économiques, qui rendent très difficile l'accession à la propriété à Vienne, mais qui se conclut malgré tout sur l'idée que la « distance à la propriété » serait due à une « volonté de détachement » (p. 168). Ce qui amène au problème de la dimension politique de cette lecture sociospatiale, focalisée exclusivement sur le point de vue de l'aristocratie au détriment de celui des empereurs. Faut-il aller jusqu'à considérer que, sous Charles VI, la « faveur impériale n'est plus qu'un maillon de la chaîne aristocratique » ? (p. 281). Pourtant, c'est ce même Charles VI qui, de retour de Catalogne, nomme comme chambellans un certain nombre d'Espagnols en exil, modifiant assez profondément la composition du groupe. L'empereur, par ailleurs, disposait d'autres leviers d'action que les charges auliques. Il ne faudrait pas oublier le défi que représentait pour l'aristocratie, à ce moment-là, l'ascension d'une noblesse de service (à l'image de Johann Christoph Bartenstein), qui nuance quelque peu l'idée d'une mainmise des réseaux aristocratiques.

Ces remarques ne sauraient occulter l'intérêt de ce livre fondé sur une riche documentation et qui a le mérite de traiter sous un angle original, à la croisée de l'histoire urbaine, de l'histoire des mobilités et de l'histoire des réseaux, le problème classique des relations entre la cour et la ville à l'époque moderne.

Il serait intéressant de le comparer aux travaux de Leonhard Horowski sur la cour de France et, au-delà, d'élargir ce type d'interrogation à d'autres cours princières².

RAHUL MARKOVITS

1 - Andreas PEČAR, *Die Ökonomie der Ehre. Der höfische Adel am Kaiserhof Karls VI. (1711-1740)*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2003.

2 - Leonhard HOROWSKI, *Die Belagerung des Thrones. Machtstrukturen und Karrieremechanismen am Hof von Frankreich (1661-1789)*, Ostfildern, Jan Thorbecke Verlag, 2012.

Justine Berlière

Policer Paris au siècle des Lumières.

Les commissaires du quartier du Louvre dans la seconde moitié du XVIII^e siècle

Paris, École des chartes, 2012, IX-407 p.

De nombreux historiens ont utilisé les archives des commissaires au Châtelet de Paris, mais ces hommes et leur travail restent peu connus. Ils possédaient non seulement des fonctions de police criminelle mais également des attributions civiles et administratives qui les mettaient en contact avec tous les éléments de la population parisienne. Leur rôle s'est considérablement renforcé au XVIII^e siècle. Parfois accusés de corruption, leurs défenseurs les présentaient au contraire comme des hommes dévoués au bien public.

Le grand mérite de ce livre est de nous révéler le commissaire dans son quotidien. En étudiant les quatre hommes qui ont occupé cet office dans le quartier du Louvre au cours du siècle, au moyen d'un examen approfondi de leurs minutes, Justine Berlière éclaire leur emploi du temps, leur façon de travailler, leur conception du rôle de commissaire. À travers une analyse fine, elle montre comment les archives, volumineuses et apparemment impersonnelles, sont construites et organisées, et sont subtilement influencées par la personnalité et les préoccupations du commissaire. Elle étudie également les clercs et les commis, qui, restés invisibles, ont pourtant joué un rôle essentiel

dans la production de l'écrit et ont servi d'intermédiaires entre la population et le commissaire, et entre celui-ci et les bureaux de la police.

Les quatre commissaires en question sont des hommes assez différents. Louis Cadot est le fils d'un riche laboureur. Son successeur Hubert Mutel est un descendant de bourgeois parisiens, amateur d'art et de musique (il possède une riche collection de tableaux et d'instruments fabriqués par Stradivarius et Guarneri). Si Cadot et Mutel semblent chercher à s'anoblir, les deux autres, Chénon père et fils, sont de souche et d'ambition solidement bourgeoises. Tous les indices – les réseaux familiaux et les liens indiqués par les faire-part de mariages ou de décès conservés par Chénon père – situent ces quatre commissaires dans un milieu de petite robe et de commerce.

Les commissaires du Louvre n'opèrent pas tous de la même façon. Chénon père est un bourreau de travail, alors que Cadot signe beaucoup moins d'actes. Il semble éviter le contact avec les petites gens et ses absences finissent par susciter des plaintes. Chénon fils est âpre au gain, comme en témoignent ses disputes avec des clients et des procureurs et, cependant, comme son père, il accomplit parfois des actes gratuits en faveur des plus démunis. Si les rébellions contre Cadot sont assez fréquentes et que Chénon fils ne parvient pas toujours à apaiser une foule agitée, Chénon père sait se faire respecter – ce personnage tout à fait exceptionnel fut pour cette raison choisi par ses supérieurs pour remplir des fonctions délicates. En place pendant une cinquantaine d'années, il effectua des centaines de patrouilles de sûreté, souvent nocturnes, et fut chargé des interrogatoires des embastillés ainsi que de la surveillance de la librairie.

L'analyse des finances de ces commissaires est précieuse. Elle confirme le prix de vente élevé de l'office, qui double au cours du siècle. Les mécanismes de l'achat sont compliqués et, dans les trois cas examinés, ils exigent des emprunts qui ne seront pas toujours remboursés avant la revente. Mais les revenus sont potentiellement considérables. Les affaires civiles paient bien et, plus tard dans le siècle, les fonctions de police deviendront de plus en plus lucratives. Les hôtels de Chénon père et de Mutel sont vastes, leur train de vie luxueux.